

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(suite)

Ces braves gens n'étaient rentrés ni aux ateliers, ni dans les champs, ni dans les chantiers d'abatage après le dîner du midi. Ils avaient voulu faire un peu de toilette, changer les habits de travail pour des vêtements plus propres, selon l'habitude, lorsqu'on leur ouvrait la poterne de l'enceinte. Donc, grande animation, va-et-vient de case, à case, tandis que le régisseur Perry, se promenant de l'un à l'autre des baraquons, grommelait :

“ Quand je pense qu'en ce moment, on pourrait encore trafiquer de ces noirs, puisqu'ils sont toujours à l'état de marchandise ! Et, avant une heure, voilà qu'il ne sera plus permis ni de les acheter ni de les vendre ! Oui ! je le répéterai jusqu'à mon dernier souffle, M. Burbank a beau faire et beau dire, et après lui le président Lincoln, et après le président Lincoln tous les fédéraux du Nord et tous les libéraux des deux mondes, c'est contre nature ! ”

En cet instant, Pygmalion, qui

ne savait rien encore, se trouva face à face avec le régisseur.

“ Pourquoi nous convoque-t-on, Monsieur Perry ? demanda Pyg. Auriez-vous la bonté de me le dire ?

— Oui, imbécile ! C'est pour te...”

Le régisseur s'arrêta, ne voulant point trahir le secret. Une idée lui vint alors :

“ Approche ici, Pyg ! ” dit-il.

Pygmalion s'approcha.

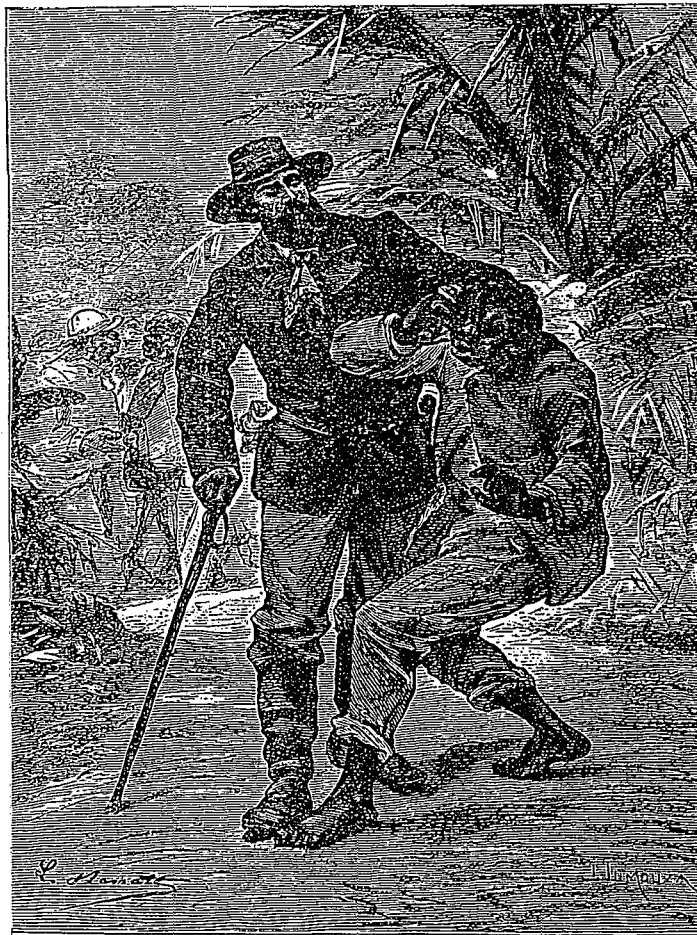
“ Je te tire quelquefois l'oreille, mon garçon ?

— Oui, Monsieur Perry, puis-que, contrairement à toute justice, humaine ou divine, c'est votre droit.

— Eh bien, puisque c'est mon droit, je vais me permettre d'en user encore ! ”

Et, sans se soucier des cris de Pyg, sans lui faire grand mal non plus, il lui secoua les oreilles, qui étaient déjà d'une belle longueur. Vraiment, cela soulagea le régisseur d'avoir, une dernière fois, exercé son droit sur un des esclaves de la plantation.

A trois heures, James Burbank



et les siens parurent sur le perron de Castle-House. Dans l'enceinte étaient groupés sept cents esclaves, hommes, femmes, enfants, — même une vingtaine de ces vieux noirs, qui, lorsqu'ils avaient été reconnus

impropres à tout travail, trouvaient une retraite assurée pour leur vieillesse dans les baraquons de Camdless-Bay.

Un profond silence s'établit aussitôt. Sur un geste de James Bur-

bank, M. Perry et les sous-régisseurs firent approcher le personnel, de manière que tous pussent entendre distinctement la communication qui allait leur être faite.

James Burbank prit la parole :

“ Mes amis, dit-il, vous le savez, une guerre civile, déjà longue et malheureusement trop sanglante, met aux prises la population des États-Unis. Le vrai mobile de cette guerre a été la question de l'esclavage. Le Sud, ne s'inspirant que de ce qu'il croit être ses intérêts, en a voulu le maintien. Le Nord, au nom de l'humanité, a voulu qu'il fût détruit en Amérique. Dieu a favorisé les défenseurs d'une cause juste, et la victoire s'est déjà prononcée plus d'une fois en faveur de ceux qui se battent pour l'affranchissement de toute une race humaine. Depuis longtemps, personne ne l'ignore, fidèle à mon origine, j'ai toujours partagé les idées du Nord, sans avoir été à même de les appliquer. Or, des circonstances ont fait que je puis hâter le moment où il m'est possible de conformer mes actes à mes opinions. Écoutez donc ce que j'ai à vous apprendre au nom de toute ma famille.”

Il y eut un sourd murmure d'émotion dans l'assistance, mais il s'apaisa presque aussitôt. Et, alors, James Burbank, d'une voix qui s'entendit de partout, fit la déclaration suivante :

“ A partir de ce jour, 28 février 1862, les esclaves de la plantation sont affranchis de toute servitude. Ils peuvent disposer de leur personne. Il n'y a plus que des hommes libres à Camdless Bay ! ”

Les premières manifestations de ces nouveaux affranchis furent des hurrahs qui éclatèrent de toutes